COMPTE-RENDU, opéra. BEAUNE, le 27 juil 2019. PURCELL : The fairy Queen. Keith, Cale, Shaw, / McCreesh



COMPTE-RENDU, opéra. BEAUNE, le 27 juillet 2019. PURCELL, The fairy Queen, Z629. Keith, Cale, Shaw, Budd, Daniels, Way, Farnsworth, Riches, Paul McCreesh. Est-il direction et interprètes plus familiers de l'œuvre de Purcell que ceux qui nous sont offerts ce soir ? La musique, mais aussi le texte shakespearien, même revu par Dryden, sont dans leurs gênes. De la pièce n'ont été retenues que les parties musicales, comme c'est presque toujours le cas. Il en résulte, naturellement, une difficulté de compréhension pour qui n'est pas familier du Songe d'une nuit d'été, d'autant que l'action se situe à plusieurs niveaux. Mais ces petits écueils sont vite dépassés lorsque l'auditeur-spectateur se laisse porter par l'œuvre, magnifiquement traduite par les interprètes. L'extrême diversité des moyens, des couleurs, des situations dramatiques, des climats, des formes ne laisse aucun répit : jamais l'attention ne fléchit.



La météo, défavorable, comme la veille, a replié la production de la Cour des Hospices à la Basilique. L’espace dévolu aux interprètes y est plus réduit, mais sera suffisant pour que les comédiens-chanteurs évoluent avec aisance pour chacune des scènes. Le travail collectif est ici fondé sur la joie manifeste de chanter et de jouer ensemble, et la réussite est absolue. Les metteurs en scène les plus renommés ne dirigent pas leurs acteurs avec davantage de soin et de naturel. Tout est juste et parfait. Qu’il s’agisse des scènes où l’émotion nous étreint, comme celles les plus débridées, la réalisation n’appelle que des éloges. Ainsi, lorsque le Poète, ivre, truculent, titube en chantant « Fi-fi-fi-fill the bowl ! » avant d’être raillé par les Fées qui le pincent jusqu’à ce qu’il reconnaisse son ivresse et sa médiocrité. Ainsi, au 3ème acte, lorsque Corydon, le faneur, poursuit Mopsa de ses assiduités, cette dernière chantée par un ténor coiffé d’une perruque sortie tout droit de l’Oktoberfest bavaroise. Nous sommes bien chez Shakespeare, et la comédie n’est jamais

outrée, restant dans le registre de la drôlerie, qui fait bon ménage avec l'émotion.

Le chef et les chanteurs font l'économie de la partition. Leur aisance est d'autant plus grande. Les instrumentistes, en dehors des cordes pincées, jouent debout, le geste libre, épanoui. Tout cela retentit manifestement dans la dynamique insufflée par **Paul McCreesh**. Sa direction souriante, toute en finesse, tonique, légère et éloquente donne à cette musique une vitalité, une énergie, une fraîcheur, une sensibilité que l'on rencontre rarement.



D'une invention inépuisable, la partition distille de nombreuses merveilles, qu'il serait long d'énumérer. Au risque de se montrer injuste, citons le trio avec écho – repris instrumentalement – chanté par deux ténors et une basse, et joué, mieux que jamais (« May the God of wit inspire »). Après réécoute des enregistrements de référence, on peut même affirmer que jamais cette pièce n'a été illustrée avec un tel naturel, une élégance aussi manifeste. « One charming night », avec ses deux flûtes et la basse continue, « Next winter comes » (L'Hiver), sur basse obstinée, la plainte en ré mineur « O let me weep », elle aussi sur une basse obstinée chromatique descendante, qui rappelle celle de Didon et Enée, « Hark ! the echoing air a trimph sings », chanté par la Chinoise … 21 instrumentistes et 10 chanteurs suffisent à réaliser le miracle : tout est là, les couleurs des vents (flûtes à bec, hautbois, basson, trompettes), la moire des cordes frottées, le scintillement des guitares baroques et des théorbes, sans oublier le clavecin.

Les voix s'accordent à merveille, ayant en commun la

projection, une articulation exemplaire et une dynamique extrême. Gillian Keith, qui remplace Rebecca Bottone, indisponible, ne fait pas preuve de moins d'aisance que ses amies, Jessica Cale et Charotte Show. A signaler que toutes trois sopranos, leurs registres médians et graves permettent de corser leur chant et de le colorer à souhait. Les hommes ne sont pas en reste : Jeremy Budd, Charles Daniels, James Way forment le plus beau trio de ténors anglais que l'on puisse imaginer, tous aussi sonores qu'agiles, expressifs et égaux dans tous les registres. Enfin Marcus Farnworth et Ashley Riches, qui illustrent les plus larges répertoires, ne sont pas moins excellents. Tous les solistes, renforcés par Christopher Fitzgerald Lombard et Tom Castle, forment le chœur, puissant, équilibré, homogène.
Le public conquis réserve de longues acclamations, méritées, aux musiciens et à leur chef.

COMPTE-RENDU, opéra. BEAUNE, le 27 juillet 2019. PURCELL, The fairy Queen, Z629. Keith, Cale, Shaw, Budd, Daniels, Way, Farnsworth, Riches, Paul McCreesh. Illustrations : © Jean-Claude Cottier

Compte rendu, opéra. Grand Avignon, Opéra. Le 10 février 2016. Purcell : The Fairy Queen. Pochon, Mutel, Caton… Les Nouveaux Caractères. D'Hérin

LE SONGE (OU LE CAUCHEMAR) D'UNE NUIT D'ETE… Présenté comme semi-opéra, *The Fairy Queen* est, plus précisément ce que la tradition anglaise, depuis le XVIe siècle, appelait *masque* ou *mask*, une suite de divertissements scéniques musicaux, qui deviendront des intermèdes à des pièces de théâtre parlé au cours du XVIIe siècle, et l'on connaît la qualité de ceux de Purcell. Ainsi, la pièce fameuse de Shakespeare *A Midsummer Nigth's Dream,* 'Le Songe d'une nuit d'été', fut dotée d'un livret (Elkanah Settle ?) en résonance mais sans correspondance précise avec l'intrigue de la pièce principale, ce qui eût été une redondance avec le texte principal, qu'il mit en musique. La première eut lieu au Dorset Garden à Londres, en avril 1692. La partition, perdue deux fois au XVIIIe siècle (sans doute non imprimée) fut redécouverte en 1901.



RÉALISATION ET INTERPRÉTATION

Depuis la *Tétralogie* de Chéreau à Bayreuth en 1976, déjà précédé par Ponnelle, depuis donc un demi-siècle, nous sommes habitués –ou résignés– au règne des metteurs en scène qui trouvent sans doute indigne de leur talent de s'abaisser à respecter la volonté historique des auteurs et s'adonnent à la « modernisation » arbitraire des œuvres avec ce désormais académisme du prétendu non académisme dans une naïve surenchère de l'originalité de leur « relecture », devenue un lieu commun des plus communs sur tous les théâtres. Certes, on peut difficilement dater les fantaisies oniriques de Shakespeare et Purcell, *A Midsummer Night's Dream* (entre 1592 et 1595) et *The Fairy Queen* (1692)qui en était des intermèdes : leur monde d'elfes et de lutins sans âge laisse

de la latitude temporelle au metteur en scène. Tout en concédant la liberté créatrice inaliénable de l'interprète qu'est le metteur en scène, le bond, –ou le gouffre– que lui fait franchir la par ailleurs talentueuse **Caroline Mutel** est sidéral, sidérant, en situant *The Fairy Queen*, cette 'Reine des fées', durant la Grande Guerre, même couronnée par l'Armistice à drapeau victorieux au vent ou fraternisation du soldat à casque à pointe couronnée d'une aigrette avec le Français, casque du coquettement paré d'un plumet tricolore, trinquant allègrement. En sorte que, à deux ans des commémorations du centième centenaire de la Grande Guerre, ou en plein anniversaire de la bataille, dix mois, de Verdun commencée en février 1916, dans ce belliqueux contexte, le texte humoristique de la pièce ne prête guère à rire, ni même à un lourdingue *Sourire d'une nuit d'été* de Bergman et le *Songe* et sa féerique musique, dans un décor de ruines (**Denis Fruchaud** et **Analyvia Lagarde**), des costumes d'époque (**Pascale Barré**) où ne manquent ni l'infirmière des urgences inutiles ni le prêtre, pour l'extrême-onction sans doute, s'engouffrent ici davantage dans le cauchemar de la terrible boucherie de 14/18.

Ainsi, Le poilu, uniforme couleur horizon, arrivant par la salle, fusil à l'épaule (sans pacifique fleur), un fanal à la main (souvenir de la lune de Pyrame et Thisbé de la pièce originale ?), jouant ensuite, livre à la main, le poète ivre, désamorce par l'explicite connotation guerrière du personnage, non son arme mais la plaisante chanson bachique bégayée qui est supposée faire rire malgré toute la beauté du timbre sombre de **Frédéric Caton** (Poète ivre / Sommeil / Hiver / Hymen). On a l'impression que tout est construit, passerelle un peu surélevée pour le monde des elfes, qui descendent ou condescendent vers les humains, que tout converge sur le lamento magnifique « O, let me weep… », chanté de façon déchirante par la mezzo **Sarah Jouffroy (**Deuxième fée / Le Mystère) sur le casque du soldat disparu. Mais la déploration sur la perte d'un être cher est intemporelle et le drame

individuel se relativise et s'amoindrit dans la tragédie collective ou les pertes se comptaient par millions.

D'autre part, le livret de Purcell est très loin du texte de Shakespeare, et la distance que prend Mutel de celui-ci nous en éloigne tant –d'autant que, pour compliquer l'affaire, presque tous les chanteurs interprètent plusieurs personnages– il faudrait une clé des songes pour décrypter qui est qui et ce qui se passe sur scène, ce qui devient, au critique un « cauchemar plein de choses inconnues » comme disait Baudelaire de Goya, et la nécessité laborieuse de recourir aux photos des « bios » du programme pour identifier les interprètes.

Occupant un vaste espace du plateau, l'orchestre des **Nouveaux Caractères** est sur scène à jardin, trompette et percussions à cour, tournant court forcément les déplacements des acteurs dans un espace rétréci, ouvert sur le fond, avec inévitable perte sonore pour les chanteurs selon leur place, la musique, et encore plus les voix, que le veuillent ou non les mises en scènes « modernes », étant toujours fatalement spatialisée. La fraîcheur du joli soprano de **Virginie Pochon** (première fée) en fait les frais pour sa projection ainsi que le contre-ténor **Christophe Baska** (Le Secret / Été) trop distant. Derrière un voile nocturne en fond de scène, plus puissante, **Caroline Mutel** (La Nuit / Première femme) déploie le charme d'un soprano rond et voluptueux, déroulant ses belles et langoureuses vocalises. Mieux servi en ses déplacements vers l'avant-scène, le ténor **Thomas Michael Allen**, d'abord en insolite soutane (Automne / Un Chinois), s'impose agréablement. La soprano dramatique **Hjördis Thébault**, campe une Seconde femme qui mérite d'être première par la force et la souplesse d'un timbre séduisant, fruité, et d'une virtuosité qui défie la vertigineuse dentelle de vocalises de sa partie.

Corydon est le nom traditionnel des bergers de l'Arcadie poétique. Est-ce alors un souvenir malicieux du premier vers

des *Bucoliques* de Virgile : « pastor Corydon ardebat Alexim », ‘le berger Corydon désirait Alexis’, qui nous vaut la seule scène vraiment plaisante du spectacle, ce mariage gay qui clôt joyeusement la série matrimoniale entre un l’hilarant ténor **Julien Picard** (Mopsa) et un fort en gueule et voix magnifique **Ronan Nédélec** (Corydon)? Singularisé par une seule apparition finale en Phoebus affublé d’un pectoral doré très aztèque, le baryton **Guillaume Andrieux** est rayonnant en souriant astre du jour.

Si l’on discute cette mise en scène, sans féerie ni surtout la folie dont se réclame la metteur en scène dans sa *Note d’intention*, d’une partition et d’un texte qui nous promènent dans les lieux rhétoriques du baroque lyrique fixés par Cavalli et adoptés dans toute l’Europe, La Nuit, le Sommeil, le Secret, le Mystère, les Saisons, il reste, heureusement, la merveille, vraiment féerique, impalpable et si concrète de cette musique de Purcell qui se cite, comme l’amorce de la gamme descendante du lamento de Didon, tel jeu sur des mots privilégiés. À la tête des **Nouveaux Caractères, Sébastien d’Hérin** dirige cet ensemble baroque, certes apparemment moins nourri que celui dont bénéficia Purcell pour la création, de manière à la fois souple et précise, assez nourrie cependant, répondant bien à la chair des voix des interprètes qui, malgré les handicaps soulignés de la scène, ne sont pas éthérées ou décolorées par une conception moderne bien erronée de la réalité de la vocalité baroque attestée en documents. Longue suite de danses, dont une somptueuse chaconne finale très développée presque symphoniquement sertie du joyaux de *songs*, peut-être une simple version concert eût-elle suffi à notre bonheur.

Même si certaines images, on ne le niera pas, sont belles, dont le dernier groupe de mondains festifs, avec ces lumières ombreuses de **Fabrice Guilbert**, entre veille et rêve, qui jouent avec art à paraître un éclairage baroque « naturel », avec rampe, cette rêveuse Nuit en transparence, la lumière

dorée baignant l'orchestre, caressant les instruments. Mais, rapporté au texte, le traitement scénique guerrier, sans être pour autant effrayant est effarant plus que féerique.

Compte rendu, opéra. Grand Avignon, Opéra. Le 10 février 2016. Purcell : The Fairy Queen. Pochon, Mutel, Caton… Les Nouveaux Caractères. D'Hérin, direction.

Distribution :

Première fée : Virginie Pochon.
La Nuit / Première femme : Caroline Mutel.
Seconde femme : Hjördis Thébault.
Deuxième fée / Le Mystère : Sarah Jouffroy.

Le Secret / Été : Christophe Baska.
Automne / Un Chinois : Thomas Michael Allen.
Mopsa : Julien Picard.
Poète ivre / Sommeil / Hiver / Hymen : Frédéric Caton.
Corydon : Ronan Nédélec.
Phoebus : Guillaume Andrieux.

Orchestre des Nouveaux Caractères, direction musicale : Sébastien d'Hérin.

Mise en scène : Caroline Mutel. Décors : Denis Fruchaud et Analyvia Lagarde. Costumes : Pascale Barré.
Lumières : Fabrice Guilbert.

Gyorgy Vashegyi dirige Purcell en direct sur

internet



En direct sur internet. Fairy Queen en direct sur internet, ce jour 19h30 sur le www.mupa.hu. C'est le chef dont on parle en Hongrie : **Gyorgy Vashegyi**, qui a dirigé de mains de maître Les Fêtes de Polymnie de Rameau en 2015 (l'un des meilleurs apports de l'année Rameau à ce jour, avec le programme Rameau par le jeune ensemble Zaïs de Benoît Babel : 2 disques » CLIC » de CLASSIQUENEWS en 2014 et 2015), réalise en direct sur internet ce soir, 19h30 sur le site du Palais des Arts De Budapest (www. mupa.hu), la fantaisie lyrique **Fairy Queen d'Henry Purcell.** Méticuleux et dramatique, le maestro sait révélé très convaincant dans Rameau mais aussi dans plusieurs programmes de musique baroque dont le style lui convient indiscutablement. Direction structurée et finement caractérisée, souci de l'articulation, intelligence dramatique, Gyorgy Vashegyi devrait particulièrement réussir cette nouvelle production de Fairy Queen. Avec son ensemble instrumental Orfeo Orchestra (sur instruments d'époque), mais aussi une pléïade de jeunes solistes particulièrement impliqués dans l'art du chant ardent et articulé, Gyorgy Vashegyi devrait défendre la lyre purcellienne avec la finesse stylistique et les vertiges expressifs requis. Ce Purcell accessible sur internet devrait compter dans la maturité et l'enrichissement interprétatif de l'équipe réunie pour Fairy Queen. Gyorgy Vashegyi se passionne actuellement pour les oratorios de Michael Haydn, un compositeur dramatique injustement mésestimé.

VOIR le direct Fairy Queen sur www.mupa.hu

Adriána Kalafszky, Ágnes Kovács, Ágnes Pintér (sopranos)
Péter Bárány, Zoltán Gavodi (contre-ténors)

Márton Komáromi, Zoltán Megyesi (ténors)
Ákos Borka, Dávid Csizmár (basses)

Purcell Chorus,
Orfeo Orchestra (sur instruments d’époque)

Simon Standage, premier violon

György Vashegyi, direction musicale



FAIRY QUEEN de PURCELL. Le Songe d’une nuit d’été du grand William (Shakespeare), devient The Fairy Queen, une féerie musicale et théâtrale, semi-opéra (genre emblématique de l’art musical britannique des derniers Stuart dont Purcell est le meilleur ambassadeur.) L’ouvrage du musicien britannique mort en 1696, à seulement 36 ans, a été créé le 2 mai 1692 au théâtre de la Reine à Londres. Le sujet a séduit après Purcell, Mendelssohn et aussi Britten. Les souverains Oberon et Titiana, roi et reine des elfes, se disputent un jeune page. La forêt qu’ils habitent devient lieu des enchantements et des envoûtements où chacun fait l’expérience de la soumission et de la perte de son identité profonde. En un parcours initiatique et métaphorique, chacun revient à la réalité, comme purifié après un rite poétique décisif. Il s’agit moins d’une action cohérente que d’une succession de tableaux oniriques qui inscrit la partition dans une recherche d’atmosphères, celles de la nuit propice aux révélations et aux métamorphoses… Propre à l’esthétique Baroque, de vertiges en songes, d’illusions en vertiges, toujours se perdre pour mieux se retrouver et se connaître.

CD

LIRE notre critique complète des **Fêtes de Polymnie par Gyorgy Vasheguy**

LIRE notre critique complète du **disque RAMEAU / HANDEL par Zaïs, Paul Goussot et Benoît Babel**